

Du sujet érotique. Ce qu'en disait Antonin Artaud

Les Grecs ont su élaborer une forme de question qui, depuis des millénaires, garde valeur et autorité.

MAURICE BLANCHOT¹

Tout d'abord une demande, suscitée par l'annonce de notre journée. Plus exactement, une question que je souhaite vous poser à vous qui entendez la poésie grecque jusque dans sa musicalité. Sigmund Freud s'est prononcé sur l'érotique grecque dans son ensemble, après avoir découvert ce qu'il appelle *Trieb*², la « pulsion » l'ayant distinguée de l'instinct. L'instinct était alors conçu comme un comportement affine à un objet. La pulsion, elle, n'a aucun objet qui lui soit conforme. Et voici un propos de lui qui prolonge la césure susdite entre la pulsion et « son » objet :

La différence la plus marquante entre la vie amoureuse du monde antique et la nôtre réside sans doute dans le fait que les anciens mettaient l'accent sur la pulsion elle-même alors que nous le portons sur l'objet. Les anciens célébraient la pulsion et étaient prêts à vénérer en son nom même un objet de valeur inférieure, alors que nous méprisons l'activité pulsionnelle en elle-même et ne l'excusons qu'en vertu des qualités que nous reconnaissons à l'objet³.

Freud n'a pas cru bon de préciser d'où lui venait l'idée de l'accent porté sur la pulsion dans l'Antiquité grecque. On se perdrait en conjectures en tentant de l'établir. Confirmeriez-vous cette remarque de lui ? Vous pourriez aussi, bien entendu, ne pas en accepter la donne, cette différence établie entre une érotique centrée sur la pulsion et une autre sur l'objet. L'absence d'affinité de la pulsion et de son « objet » prend ici, avec Freud, la dimension sociétale d'une « orientation sexuelle », d'un « courant sexuel ». On pourrait y voir quelque chose comme le « la » donné à ma récente distinction de deux « analytiques du sexe », l'une centrée sur le lien à un objet, l'autre sur le lieu. Mallarmé : « Rien d'autre n'aura eu lieu que le lieu. » Voici ce que se dit sans le savoir tout un chacun au débouché d'une partie de jambes en l'air.

C'est bien plutôt l'amour que chantent les chœurs saphiques, un amour où les dieux interviennent. Ainsi dans ce vers adressé à l'épouse : « Au plus haut t'a mise à l'honneur Aphrodite. » On ne s'occupe guère de l'honneur quand on blablate sur

¹ Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1971, p. 21.

² Dont un des sens serait « levain », m'a-t-on appris après mon exposé.

³ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905-1924)*, Paris, Gallimard, 1987, p. 56-57 (la traduction Transa écrit : « nous le portons sur l'objet » et encore : « prêts à anoblir à travers elle un objet de valeur moindre, tandis que nous dédaignons la mise en action pulsionnelle en soi et ne l'excusons qu'à travers des mérites de l'objet »).

l'amour⁴, avec toutefois au moins une exception : Antonin Artaud. Ou cet autre vers : « Domptée que je suis par le désir d'un garçon, du fait de la délicate Aphrodite⁵. » Ou encore Pindare (fr. 123), cité par Claude Calame : « Mais moi, par l'effet de la déesse, comme la cire des abeilles sacrées / mordue par la chaleur je me consume / dès que j'aperçois la fraîche jeunesse des adolescents. » Les dieux grecs ne sont d'ailleurs pas si éloignés des humains dès lors que l'amour peut faire de ces derniers l'égal des dieux (Sappho)⁶.

Si les dieux paraissent parfois être aux commandes, ils sont d'autrefois mis au service de projets humains, transformés (écrit Winkler) en « instruments à tout faire »⁷. On fabrique rituellement une statuette d'Érôs (*agogé*) qui pourra entrer dans les maisons, apparaître dans les rêves de ceux ou celles dont on souhaite obtenir quelque satisfaction érotique. Winkler a recueilli plusieurs exemples d'*agogai*, ainsi :

Qu'elle m'aime, que son désir soit charnel, qu'elle éprouve de la langueur, de la tendresse, qu'elle brûle de s'unir à moi, soumise à un érôs irraisonné⁸.

Selon Kenneth Dover, l'intervention des dieux grecs dans l'érotique n'est pas si univoque. Il écrit :

L'activité génitale dans son ensemble serait du ressort d'Aphrodite. Et la focalisation du désir sur une personne, ce que nous appelons « tomber amoureux », serait du ressort d'Érôs. Mais la distinction, qui est implicite dans une bonne partie de la littérature grecque, n'est jamais explicitée. Il n'y avait pas non plus en Grèce de représentation unifiée des relations d'Érôs et d'Aphrodite⁹.

Qu'est-ce donc, aujourd'hui en Occident, qui se manifeste à bas bruit dans les amours, saphiques ou non, et qui serait, en quelque sorte, un tenant lieu, sinon un équivalent de cette intervention des dieux grecs, parfois aux commandes de l'amour et de l'érotique ? Je ne vois rien de mieux pour aborder cette question que de m'en remettre à des productions littéraires contemporaines.

⁴ À cet égard, Georges Brassens fait exception : « J'ai l'honneur de / ne pas te de / mander ta main », chante-t-il. Le poète laisse l'honneur (et avec lui le mariage) sur le bas-côté de cette déclaration d'amour. La versification souligne le « de », qui sonne un « deux » ainsi écarté.

⁵ Sappho, *Poèmes*, trad. du grec et présenté par Jackie Pigeault, Paris, Rivage poche, 2004.

⁶ Sappho, *L'Égal des dieux*, cent versions d'un poème recueillies par Philippe Brunet, préface de Karen Haddad-Wotling, Paris, Allia, 2009.

⁷ John J. Winkler, *Désir et contrainte en Grèce ancienne*, préface de David Halperin, trad. de l'anglais (États-Unis) par Sandra Boehringer et Nadine Picard, Paris, Epel, 2005, p. 158.

⁸ *Ibid.*, p. 195.

⁹ K. J. Dover, *Homosexualité grecque*, trad. de l'anglais par Suzanne Saïd, Paris, La Pensée sauvage, 1982, p. 83.

L'année dernière, Laurent Mauvignier fit paraître son roman *Histoires de la nuit*¹⁰. Une liaison amoureuse de l'un des personnages masculins s'y trouve brièvement évoquée. Cette liaison fut rompue par sa partenaire lui déclarant...

qu'elle avait besoin d'autre chose, et lui s'était dit que les femmes partent pour ça, pour *autre chose*, [et le narrateur d'ajouter :] il n'était pas idiot au point de ne pas savoir traduire et se dire : *pour un autre*.

Justement... c'est précisément en pensant cela qu'il se montre avoir en partage une certaine idiotie moderne avec bien des gens (hommes et femmes, qui n'envisagent leurs amours que centrées sur l'objet). Un abîme sépare cet *autre homme* de cette *autre chose*, que le délaissé franchit à rebours en considérant qu'un autre homme aurait été pour le moins un motif de cette séparation. Il le comble, cet abîme, en écartant *autre chose* par *autre homme*, en méconnaissant ainsi que jamais personne, pas même ce Dieu transcendant et unique qui colonise les esprits et les chairs, ne peut être cette *autre chose*.

Avant d'en venir à Artaud, c'est aussi à Annie Ernaux, une autrice contemporaine que je demanderai comment répondre à la question posée et que je rappelle : qu'est-ce qui, dans la modernité, serait un équivalent de l'intervention tierce des dieux grecs dans l'érotique ?

Dans *Mémoires de fille*, une gamine de dix-sept ans quitte pour la toute première fois ses parents, petits épiciers, ainsi que le foyer de bonnes sœurs où elle logeait pour ses études au lycée, un foyer réservé aux filles et qu'elle abomine. Être monitrice dans une colonie de vacances lui en procure l'opportunité. Enfin libre, elle « crève d'envie de faire l'amour mais par amour seulement » (p. 29). Elle en a, dirais-je, non pas tant le désir que la volonté qui porte en avant son envie. Tenue jusque-là à l'écart des garçons, grande lectrice, elle en rêve, telle une Emma Bovary (la scandaleuse scène du fiacre). « Elle n'a jamais vu ni touché un sexe d'homme » (p. 29). Le surlendemain de son arrivée à la colonie, même habitée par la crainte de perdre sa virginité, décidée, elle n'attendra pas : son dévolu se portera sur le moniteur chef dont, aussitôt vu, draguée par lui, elle tombe éperdument amoureuse (l'amour, a-t-on dit, c'est quand le cœur annihile l'intelligence – ce qui saute aux yeux tout au long de ce roman où, perchée, l'héroïne se raconte qu'elle aime ce moniteur chef sans jamais voir qu'il n'en a rien à fiche d'elle). Elle s'éprend non pas d'un garçon, mais d'un homme : il est « de ceux qui dirigent ». Il

¹⁰ Paris, Éd. de Minuit, p. 95.

la regarde intensément tandis qu'ils dansent un rock, lors d'une fête qui rassemble les moniteurs une fois les enfants couchés. Il l'attire à l'écart ; sans la consulter, il écrase sa bouche contre le sienne ; elle est prise d'un « affolement délicieux ». Il l'amène dans une chambre, lui dit de se déshabiller. Annie Ernaux écrit : « Entre ce qui lui arrive et ce qu'elle fait, il n'y a pas de différence » – voici le neutre au sens tout à la fois barthésien et blanchotien, où se conjoignent « ce qui lui arrive » et « ce qu'elle fait ». On est réglé sur ce neutre lorsque l'on fait ce qui arrive, et aussi bien l'inverse : lorsqu'il arrive ce que l'on fait. Qui donc ignore que, parfois, il n'arrive pas ce que l'on fait ? Ou encore que l'on ne fasse pas ce qui arrive ? Je vois en cela un éclairage sur ce que Lacan a appelé acte : il y a acte lorsque l'on fait ce qui arrive. Le Neutre (ainsi pourvu d'une majuscule par Barthes) est le registre de l'acte.

Les romans d'Annie Ernaux tentent d'approcher, sinon d'atteindre le Neutre¹¹.

Il force. Elle a mal. Elle dit qu'elle est vierge comme une défense ou une explication. Elle crie. Il la houspille : « J'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules. » Elle voudrait être ailleurs mais elle ne part pas (p. 43).

Les choses se bouclent à la façon d'un film pornographique : il la fait glisser au bas de son ventre, la bouche sur sa queue. Elle reçoit aussitôt la déflagration (p. 44). Son « entrée dans le sexuel » (cinq minutes) donne lieu à une remarque d'Annie Ernaux dont j'ignore si elle lui a valu les admonestations de certaines féministes, tenantes du binarisme sexué tout en revendiquant haut et fort de s'en dispenser :

Ce n'est pas à lui qu'elle se soumet, c'est à une loi indiscutable, universelle, celle d'une sauvagerie masculine qu'un jour ou l'autre il lui aurait bien fallu subir (p. 45).

Et aussi :

Il me semble que je ne peux m'approcher davantage de la réalité. Qui n'était ni l'horreur ni la honte. Seulement l'obéissance à ce qui arrive, l'absence de signification de ce qui arrive (p. 46).

Ce Neutre (« ce qui arrive », conjoint à l'« absence de signification »), elle l'avait annoncé dès la première page de ce roman (p. 11) :

Ni soumission ni consentement, seulement l'effacement du réel qui fait tout juste se dire « qu'est-ce qui m'arrive » ou « c'est à moi que ça arrive » *sauf qu'il n'y a plus de moi en cette circonstance, ou ce n'est plus le même déjà* [je souligne]. Il n'y a plus que l'Autre, maître de la situation, des gestes, du moment qui suit, qu'il est seul à connaître.

La première lettre d'« Autre » est ici une majuscule. Annie Ernaux adresse-t-elle ainsi un clin d'œil à l'altérité façon Lacan ? Il n'est nul besoin de l'affirmer pour noter

¹¹ Elle le signale parfois (voir *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, p. 62, ou encore *L'Occupation*, Paris, Gallimard, 2002, p. 48).

qu'avec cette majuscule elle écarte l'idée que ce serait le moniteur chef qui aurait été *l'agent* de ce qui arrive. Le Neutre était déjà là, agissant, « arrivant ». Il déleste Annie Ernaux des questions véhiculées par les médias : soumission, consentement, violence sexuelle, patriarcat, domination masculine, etc.

À cet égard, un trait du yiddish est instructif. Deux mots yiddish (*schmok*, *schmekele*) signifient tout à la fois « zizi » et « con »¹² (ou abruti). Woody Allen les fait résonner dans certains de ses films. Justesse du yiddish¹³, car quoi de plus con ou abruti qu'un homme en érection ? Une rumeur rapporte qu'André Breton ne se montrait nu devant une femme qu'en érection. Comment lui cachait-il sa détumescence ? La « fonction phallique » (Lacan), elle, n'a plus rien de con. Elle délaisse ce bout de chair érectile que Moravia appelait, *au neutre*, le « lui ».

C'est aussi ce Neutre qu'a, sans bien le savoir, approché l'adoption par Freud d'un Ça (*Es*) que lui présentait Georg Groddeck¹⁴. À ce propos, Freud cite Nietzsche qui désignerait ainsi « ce qu'il y a de non-personnel et, pour ainsi dire, de nécessaire par nature dans notre être ». Dans la *Standard Edition*, James Strachey, embarrassé, consacre plusieurs pages au *Es*¹⁵. Les discussions furent vives, qui confrontaient ce nouveau venu à l'inconscient freudien en quelque sorte plus « personnel ». L'insistance de la catégorie de la personne se retrouve aussi dans les flottements de la traduction du *Es*, d'abord rendu en français par « soi », tandis qu'en anglais... on hésitait..., et « le "id" l'a emporté sur le "it" » (Strachey). Un *id* identitaire. On n'accorde pas si facilement son lieu au Neutre, quand bien même il se présente à l'horizon. Un exemple ? Jacques Lacan lui offre une discrète place entre deux virgules dans la seconde phrase suivante (où « celui » est, sans plus, renvoyé à un « cela ») :

Reportez-vous au texte freudien [...], vous n'y verrez jamais le désir s'articulant en clair. Le désir inconscient, c'est ce que veut celui, cela qui tient le discours inconscient¹⁶.

¹² Sur la connerie, on pourra se reporter à l'introduction de mon recueil *Les Impromptus de Lacan. 543 bons mots réunis par Jean Allouch* (Paris, Mille et Une Nuits, 2009).

¹³ On trouve aussi « *shemdrick* », chez Philip Roth. Que soit ici remerciée Simone Wiener, consultée à propos des deux valeurs de *schmok*. D'abord publié anonymement, plus tard signé Aragon, *Le Con d'Irène* (ode passionnée au sexe de la femme) fut censuré par la France de 1928.

¹⁴ Georg Groddeck, *Le Livre du Ça [Das Buch vom Es]*, Paris, Gallimard, 1976. Une première fois traduit en français sous le titre *Au fond de l'homme cela*, en 1963.

¹⁵ James Strachey, Michel Gribinski, *Portes ouvertes sur Freud*, Paris, Fario, 2020, p. 621-630.

¹⁶ Jacques Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 25. Volonté et désir paraissent ici ne faire qu'un, la première donnant son assise au second.

J'en vois aussi une illustration dans les nombreuses fois où Lacan est revenu sur ce qu'il a su mettre en valeur chez Freud, un énoncé que, forçant le trait, il déclare « présocratique » : « *Wo Es war soll Ich werden.* » Il récuse ses traductions. En anglais : « *Where the id was, there the ego shall be* » ; en français : « Le Moi doit déloger le Ça », dont il se moque : « Le moi (de l'analyste sans doute) doit déloger le ça (bien entendu du patient)¹⁷. » Son rejet de ces traductions s'appuie sur un solide argument : « Freud n'a pas ici écrit *das Es*, ni *das Ich*¹⁸. » Comme il est arrivé d'autres fois, la justesse de l'objection néglige un des éléments du problème¹⁹. Ce dire de Freud, Lacan en propose plusieurs traductions égrenées au fil des *Écrits*. En voici la troisième et dernière :) « Là où c'était, là comme sujet dois-je advenir » (p. 864). Ces traductions passent outre la majuscule du substantif allemand, le fait que Freud a écrit *Es*, non pas *es*, *Ich*, non pas *ich*. Moins habité par son souci politique de coller à Freud, Lacan aurait peut-être pu opérer un renversement de cette phrase rendue par lui célèbre, un renversement qui aurait été plus conforme à sa conception de l'Autre comme un lieu sexué. Le *Es* de la phrase freudienne n'est peut-être pas le *ça* de la deuxième topique ; il n'en reste pas moins un neutre qui n'est pas le lieu que le sujet érotique doit délaisser, mais celui qui, en quelque sorte, l'attend. J'écrirai donc, renversant la donne : « Là où était le sujet, là-même ça aura eu lieu » (Blanchot voit dans le *ça* un geste de Freud renommant l'inconscient afin que s'y entende le neutre).

Toutefois, il se trouve que c'est Antonin Artaud qui a su faire valoir plus radicalement que d'autres l'incidence du neutre au lieu du sujet érotique, mener cette incidence jusqu'à l'une de ses ultimes conséquences en invitant tout un chacun à délaisser l'acte sexuel. Comment Artaud en est-il arrivé là ? En faisant observer que l'esprit se perdait dans cet acte. Ce qui fournit une version du sujet érotique très inattendue, troublante même (trouble dans le genre). À quoi donc l'esprit fait-il alors place ? Il ne le dit pas explicitement, aussi m'avancerais-je quelque peu en répondant : au ça, au Neutre. Claude Calame me pardonnera peut-être s'il m'entend dire que cette neutralité n'est pas la neutralité suisse, un ni-ni qui se tient à distance des deux parties en bataille sans intervenir. Bien au contraire, cet autre neutre, que je dis avec Barthes et

¹⁷ *Ibid.*, *Écrits*, Paris, 1966, Éd. du Seuil, p. 842.

¹⁸ *Ibid.*, p. 417.

¹⁹ J'en ai fourni un exemple dans une récente intervention à Espace analytique : « Analytique du lien, analytique du lieu » (1^{er} février 2020).

Blanchot, mais aussi avec Freud (le ça) et Lacan (le lieu de l'Autre sexué) joue sa partie dans l'acte sexuel. Une analytique du lien (de l'objet) y laisse place à une analytique du lieu (du neutre). La première est celle de la diversité sexuelle, la seconde un tronc commun auquel tout un chacun a affaire, est à son affaire (qui n'est plus guère « sienne »). Il n'y a plus sur ce nouveau registre ni homme ni femme, ni homo ni hétéro.

Se dispenser de l'acte sexuel s'avère un geste productif et même créatif. Que l'on songe au peintre et à son modèle, au metteur en scène et à son acteur ou actrice, au psychanalyste et à l'analysant, au professeur et à son élève. Toutefois, l'acte créatif n'est pas toujours tenu. Que se passe-t-il quand s'accouplent ceux qui ne font pas couple ? Un point vif a été touché avec la mise en acte de l'acte créatif, dont il faut très vite s'éloigner. Cette bascule du lien créatif est un nouvel indice que l'on ne s'en tient pas si aisément au neutre.

C'est au nom de l'esprit (celui de Dieu, le sien aussi bien) qu'Artaud tient à distance l'acte sexuel, qu'il recommande à tout un chacun de s'en abstenir. La raison en est que l'acte sexuel, selon lui, n'est pas une copulation, un rapport établi entre deux disons *entités* (liées par la *copule* « est » dans « S est P »), qu'il en implique une troisième, Dieu notamment. Les chrétiens ne sont pas égarés en voyant dans la survenue d'un enfant, non pas tant le résultat d'un acte sexuel, qu'un don de Dieu, un miracle ; et Artaud n'a pas lui non plus tort d'y discerner l'action d'un grand sorcier envoûteur (le même Dieu).

Selon Jacques Lacan, qui ne s'est avancé ainsi que fort discrètement, le masochisme est le socle du sexuel. Non pas le masochisme façon Gilles Deleuze, ni celui des parties fines entre gens soigneusement et discrètement sélectionnés dans l'univers littéraire parisien « branché ». Après Artaud et bien d'autres, Lacan lui aussi ternarisait le sexuel, voyant dans le masochisme une érotique centrée sur la jouissance du partenaire *et* l'angoisse de Dieu. Chez Artaud, c'est l'esprit qui pâtit de l'acte sexuel. Son esprit, il y tient et n'en démordra jamais. Artaud refusait que ce soit cette « saleté sexuelle » mise à l'enseigne du péché qui offrirait une voie vers le neutre et, de ce fait même, le distinguerait, le cultiverait.

On se demandait : où sont passés les dieux grecs jouant leur partie dans l'érotique ? Et, ce Dieu chrétien auquel Artaud donnait son congé ? S'ils ont délaissé la scène sexuelle, leur départ lui-même a permis d'apercevoir ce qu'était leur lieu, celui,

désormais vacant que leur retrait a laissé entrevoir. Ils ont laissé à découvert ce que l'on peut donc désigner comme étant désormais le sujet érotique.

Si ce n'est qu'ici « sujet » (toujours peu ou prou un agent²⁰) n'est plus à sa place, laissant place au neutre, à l'intervention du neutre si difficile à attraper en discourant. Blanchot la décrit comme une « action de passivité ». Ou encore une « action d'inaction » – ce que le Jacques Le Brun a parfaitement rendu avec son concept de « passivité ». Blanchot :

Là où semble manquer à une action de passivité le rapport direct à un sujet qui l'exercerait, on croit déjà pouvoir parler du neutre : ça parle ; ça désire ; on meurt. Assurément la pulsion de l'énigme que Freud, [...] ne cesse de désigner sans pouvoir la fixer, s'entend d'abord de par le neutre et, en tout cas, fait qu'on se borne à entendre le neutre comme la pression de cette énigme. Mais l'un des traits du neutre (peut-être, du reste, par ce tour, le neutre maintient-il le ça dans sa position problématique qui l'empêche d'être sujet ou objet), c'est, se déroband à l'affirmation comme à la négation, de recéler encore, sans la présenter, la pointe d'une question ou d'un questionnement, sous la forme, non d'une réponse, mais d'un retrait à l'égard de tout ce qui viendrait, en cette réponse, répondre²¹.

Vous ayant rappelé cela, il ne me reste plus qu'à me retirer et à vous remercier.

²⁰ Délaissant sa définition d'un sujet et tant que représenté par un signifiant, Lacan l'a parfois présenté comme un agent.

²¹ Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1971, p. 450.